

Collège de France

Chroniques orwelliennes | Jean-Jacques Rosat

Chronique 5

**Peut-on être journaliste,
militant, et un homme
libre ?**

Préface à Orwell, *À ma guise*.

Entrées d'index

Mots clés :

écriture politique, expérience politique, journalisme, homme ordinaire, socialisme, Samuel Butler, Anatole France, George Orwell

Note de l'auteur

Ce texte est celui de la préface à l'édition française des chroniques d'Orwell, *À ma guise*, Agone, 2008.

On trouvera dans la bibliographie qui figure à la fin de ces *Chroniques* les références complètes des livres d'Orwell cités, ainsi que celles des abréviations utilisées en notes.

Texte intégral

- 1 Il y avait au moins cinq bonnes raisons de vouloir offrir au public français l'intégralité des quatre-vingt chroniques « À ma guise » de George Orwell dans leur continuité et sous un seul volume :

dans le recueil des *Essais, articles et lettres* en quatre tomes, où sont traduits l'ensemble des textes d'Orwell sélectionnés en 1968 par sa veuve, Sonia¹, une dizaine de ces chroniques manquent, qui ne sont pas les moins intéressantes ; alors que, dans chacune de ses chroniques, Orwell traite le plus souvent trois ou quatre thèmes différents, l'édition de 1968 a amputé beaucoup d'entre elles d'un ou deux sujets, perdant ainsi de leur diversité, qui est un de leurs charmes, et privant surtout le lecteur de nombreux développements importants ;

ces chroniques sont nourries du débat permanent et souvent polémique qu'Orwell entretient avec ses lecteurs ; de semaine en semaine, il revient fréquemment sur les mêmes questions pour répondre à des objections ou préciser ses idées. Les chroniques méritent donc d'être lues dans leur continuité, qui est perdue quand elles sont éparpillées sur deux volumes et au milieu d'une masse de correspondance, de recensions et d'essais ;

bien que rédigées au fil des semaines, ces chroniques constituent une œuvre à part entière : de même que l'Orwell des années 1930 a imprimé sa marque au journalisme de reportage (avec la relation de sa vie parmi les sous-prolétaires, son enquête sur la classe ouvrière et le récit de sa guerre d'Espagne²), de même l'Orwell des années 1940 se réapproprie le genre de la chronique, trop souvent voué à l'esthétisme ou aux postures d'autorité, et, au sommet de ses moyens d'écrivain (« À ma guise » est strictement contemporain de ses deux chefs-d'œuvre, *La Ferme des animaux* et *1984*), le réinvente pour en faire l'arme d'un combat à la fois politique et moral ;

alors que se pose clairement aujourd'hui la question de savoir comment la presse et les médias pourraient mieux servir la démocratie et n'en pas être les destructeurs, les chroniques « À ma guise » offrent l'exemple d'un journalisme libre, et qui ne cesse de réfléchir aux conditions de sa propre liberté.

1. La critique du journalisme

- 2 Ces quatre-vingt chroniques furent écrites pour *Tribune*, hebdomadaire de l'aile gauche du parti travailliste, au rythme d'une par semaine, en deux séries : de décembre 1943 à février 1945 d'abord, soit pendant la dernière phase de la Seconde Guerre mondiale, alors que les bombes volantes V-1 puis les fusées V-2 s'abattaient

sur Londres ; entre novembre 1946 et avril 1947 ensuite, tandis que s'installait la guerre froide et que le nouveau gouvernement travailliste anglais lançait un programme ambitieux de nationalisations et instaurait l'État-providence³.

- 3 Dressant la liste des nouvelles désastreuses ou alarmantes qui s'affichent à la une de son « quotidien du matin, un jour ordinaire peu mouvementé de novembre 1946 », Orwell laisse échapper ce commentaire :

Lorsqu'on examine ce qui s'est passé depuis 1930, il n'est pas facile de croire à la survie de la civilisation⁴.

Ce qui rend cette époque dangereuse pour la civilisation, ce ne sont pas seulement le massacre des hommes par dizaines de millions, l'écrasement des villes sous les bombes, et les armes surpuissantes qui s'accumulent à nouveau. La pire menace aux yeux d'Orwell, c'est que le monde cesse d'être à la mesure des gens ordinaires : il devient impossible à chacun de vivre dans un univers proche et familier qu'il soit à même de comprendre et sur lequel il ait prise. Quand la vie et la survie quotidiennes dépendent directement d'événements qui ont lieu à des milliers de kilomètres et de décisions opaques prises par des puissants inaccessibles, et quand, pour comprendre ces événements et ces décisions, on ne dispose la plupart du temps que des mensonges de la propagande et de grilles d'interprétation faussées par les idéologies, c'est le socle de toute existence véritablement humaine qui se dérobe. Un tel processus a pour terme l'univers totalitaire de *1984*, où l'individu est dépossédé de ses yeux et de son jugement, et où il ne peut plus constituer sa propre expérience. Mais cette issue n'est pas inéluctable et Orwell ne baisse pas les bras :

Je ne suggère pas, à partir de ce constat, que la seule solution est de renoncer à la politique quotidienne. [...] Il faut poursuivre la lutte politique, exactement comme un médecin doit tenter de sauver la vie d'un patient, même s'il a de grandes chances de

mourir⁵.

En même temps qu'il entreprend la rédaction de *La Ferme des animaux*, puis de *1984*, pour mettre en garde contre cette mort possible de la civilisation, Orwell s'engage dans le combat politique quotidien, qui prend pour lui la forme du journalisme.

- 4 Celui-ci n'est pas seulement le métier qu'il exerce et dont il tire l'essentiel de ses revenus depuis 1937 environ. Orwell voit dans le journalisme le moyen d'élargir l'horizon de l'homme ordinaire et de renforcer sa capacité à comprendre sa propre situation en faisant entrer dans son univers quotidien la connaissance des événements plus ou moins lointains qui sont susceptibles de bouleverser celui-ci. Ce travail n'exige pas seulement l'attention au réel et le respect des faits mais une réflexion sur les moyens proprement journalistiques qui permettront au lecteur d'intégrer à sa propre expérience ce qu'il n'est pas en situation de voir de ses propres yeux. Commentant un livre de reportages et de photos publié à la fin de 1946 pour sensibiliser le public anglais à la misère et à la détresse de l'Allemagne d'alors, Orwell s'interroge :

Comment rendre les gens conscients de ce qui se passe en dehors de leur propre petit cercle, voilà un des principaux problèmes de notre temps, et une nouvelle technique littéraire va devoir être inventée pour y parvenir⁶.

Il poursuit :

La moitié du livre [...] est composée de photographies, et [l'auteur] a pris la précaution judicieuse de se faire photographier dans un grand nombre d'entre elles. Ce qui prouve au moins que les photographies sont vraies. [...] Mais je crois que le meilleur procédé du livre, après les innombrables descriptions de gens vivant de "soupe aux biscuits", de pommes de terre et de choux, de lait écrémé et d'ersatz de café, a été d'inclure quelques

menus provenant des cantines de la Commission de contrôle⁷. »

Menus raffinés et plantureux, cela va sans dire, qu'Orwell s'applique à reproduire à son tour.

- 5 Cette honnêteté et ce courage sont peu répandus dans une profession pour laquelle Orwell n'a, globalement, pas beaucoup d'estime. L'honnêteté ?

Sauf en cas de plainte pour diffamation, le journaliste moyen s'étonne, s'offusque même, qu'on se soucie de l'exactitude des noms, des dates, des chiffres et autres détails du même genre. Tout journaliste de la presse quotidienne vous le dira : l'un des secrets les plus importants de son métier, c'est l'astuce qui consiste à faire croire qu'il y a de l'information quand il n'y en a pas⁸.

Le courage ?

Bien qu'il n'y ait pas d'interdictions expresses ni d'instructions claires sur ce qui doit ou ne doit pas être publié, on ne passe jamais outre la ligne officielle. Les chiens de cirque sautent quand le dresseur fait claquer son fouet, mais le chien vraiment bien dressé est celui qui exécute son saut périlleux sans avoir besoin du fouet⁹.

Comme en témoignent ces chroniques, le combat politique quotidien d'Orwell est aussi, et pour une large part, un combat au sein du journalisme.

- 6 Il ne partage pas, en effet, l'idéologie professionnelle intéressée qui voudrait que, dans le combat pour la démocratie et pour un monde plus civilisé, le journalisme soit par essence dans le bon camp. Il est même clair qu'à ses yeux la plus grande partie de ce qui se publie dans la presse œuvre au côté des forces de destruction. Analysant un numéro du *Daily Mirror* (l'un des tout premiers tabloïds anglais) daté de 1936, il accuse ni plus ni moins ce journal d'avoir une part de responsabilité dans la situation dramatique où se trouve l'Angleterre neuf ans plus tard : « Si vous voulez savoir pourquoi votre maison a été bombardée, pourquoi votre fils est [soldat] en Italie, [...]

et pourquoi vous aurez bientôt besoin d'un microscope pour voir votre ration de beurre, vous avez sous les yeux une partie de la réponse.¹⁰ » Pourquoi ? Parce qu'en fabriquant de toutes pièces un monde pacifié, frivole et illusoire – « un endroit tranquille, dominé par la royauté, le crime, les soins de beauté, le sport, la pornographie et les animaux¹¹ » –, un monde où l'on croit sur parole les déclarations lénifiantes des dictateurs fascistes, ce journal a interdit à ses lecteurs de prendre conscience de leur situation réelle.

7 Si la presse joue ce rôle néfaste, c'est d'abord parce qu'elle est presque tout entière « aux mains d'une poignée de gros capitalistes qui ont intérêt au maintien du capitalisme et qui tentent donc d'empêcher les gens d'apprendre à penser¹² ». Les conséquences de cette mainmise capitaliste sur l'information sont, aux yeux d'Orwell, si désastreuses que – pourvu que soit garantie l'indépendance des petits journaux et des hebdomadaires de façon à permettre à toute opinion, quelle qu'elle soit, de trouver un lieu d'expression –, la perspective d'une nationalisation partielle ou totale de la grande presse n'est pas pour l'effrayer :

« Il semble que nationaliser la presse serait du "fascisme", alors que la "liberté de la presse" consiste à permettre à quelques millionnaires de contraindre plusieurs centaines de journalistes à falsifier leurs opinions. [...] Mieux vaut être contrôlé par les bureaucrates que par les escrocs ordinaires¹³.

Mais les maux politiques n'ont jamais pour Orwell des causes exclusivement structurelles ou institutionnelles ; ils dépendent toujours *aussi* de choix humains. Et, dans ce domaine, les journalistes sont politiquement et moralement responsables :

Les journalistes méritent leur part de blâme : c'est les yeux grands ouverts qu'ils ont largement laissé leur profession se dégrader. Quant à blâmer quelqu'un comme [le magnat de la presse] Northcliffe parce qu'il gagne de l'argent par le moyen le plus rapide,

c'est un peu comme de blâmer un putois parce qu'il pue¹⁴.

Orwell revient à trois reprises sur le caractère pernicieux de l'enseignement donné dans les écoles de journalisme, où l'on présuppose « que le public sera toujours et à jamais la même masse de crétins dont le seul désir est de s'endormir, et qu'aucune personne saine d'esprit n'ira s'asseoir devant une machine à écrire sinon pour produire des imbécillités monnayables¹⁵ ».

- 8 La profession ne saurait se dédouaner, comme elle en a l'habitude, en opposant aux facilités et aux débordements de la presse à grand tirage les vertus démocratiques du journalisme sérieux ou même intellectuel : celui-ci, aussi bien que l'autre, est capable d'être veule, malhonnête et d'inventer la réalité. La charge la plus violente de ces chroniques est lancée contre les intellectuels et journalistes de gauche qui, lors de l'insurrection de Varsovie en août 1944, ont aligné leur présentation des événements sur la propagande soviétique :

Tout d'abord un message à l'ensemble des journalistes et des intellectuels de gauche : « Rappelez-vous qu'on finit toujours par payer sa malhonnêteté et sa couardise. Ne vous imaginez pas que, pendant des années, vous pouvez être les lèche-bottes propagandistes du régime soviétique, ou de tout autre régime, et retourner un beau jour à une décence mentale. Putain un jour, putain toujours¹⁶.

Le *New Statesman*, l'hebdomadaire distingué de l'intelligentsia de gauche, se sentit visé au point que son rédacteur en chef téléphona à *Tribune* pour menacer d'un procès. Les colères d'Orwell contre la malhonnêteté journalistique n'épargnent pas ses proches : quand son collègue et ami Reginald Reynolds reprend à son compte dans *Tribune*, sans en vérifier la source, une histoire d'actes de barbarie qu'auraient commis des soldats anglais, Orwell l'attaque publiquement, *dans le même numéro*, et lui donne une leçon de journalisme sur le tri à faire entre les « récits d'atrocités » –

tous bâtis sur les mêmes modèles, que les services de propagande de chaque pays s'échangent et recyclent d'une guerre à l'autre – et les témoignages fiables¹⁷.

2. La réinvention de la chronique

- 9 Alors qu'Orwell avait publié dans les années 1930 trois livres où il racontait sa propre expérience des asiles de nuit pour chemineaux, des corons de mineurs anglais et des tranchées de la guerre d'Espagne, et pour lesquels il avait inventé une forme de description à la fois participante et distante qui a marqué l'histoire de la littérature de reportage, son journalisme des années 1940 relève d'un tout autre genre : la chronique hebdomadaire qui s'écrit chez soi, derrière un bureau. Si ce choix est largement forcé – sa santé chancelante lui interdit d'être correspondant de guerre (au printemps 1945, une brève tentative dans la France libérée et l'Allemagne occupée l'a conduit tout droit à l'hôpital) –, il ne l'est pas entièrement puisqu'Orwell aurait pu opter pour l'éditorial ; mais cela aurait signifié devenir le porte-parole d'un groupe politique ou d'une rédaction ; or, même à *Tribune*, dont il partage pourtant alors la plupart des positions politiques, il veut garder les coudées franches, ne parler qu'en son nom propre et n'engager que lui.
- 10 La chronique (on disait autrefois le « feuilleton », on dirait aujourd'hui le « bloc-notes » ou le « blog ») le lui permet puisqu'elle relève de la conversation : son signataire vient chaque semaine s'entretenir avec les lecteurs du journal de trois ou quatre sujets qu'il a librement choisis, puisant à volonté dans l'actualité, grande ou petite, dans les incidents de sa vie présente ou passée, ou encore dans ses lectures. L'unité d'une chronique au fil des semaines ne tient pas au genre de thèmes dont elle traite (ceux d'Orwell sont aussi disparates que possible) mais exclusivement à la personnalité intellectuelle, politique et littéraire de son auteur. Son prix est dans

l'originalité et la qualité des réflexions vers lesquelles, à partir d'un matériau à la limite quelconque, le chroniqueur entraîne son lecteur ; et dans l'intérêt et le plaisir particuliers que ce dernier y trouve. Dans un reportage ou un éditorial, les événements sont supposés être suffisamment intéressants et importants en eux-mêmes pour mériter d'être relatés ou commentés. L'art de la chronique, au contraire, est de tirer des faits les plus apparemment insignifiants, et généralement inaperçus, les enseignements les plus riches ; et de retourner les lieux communs les plus éculés pour en tirer les idées les plus inédites. C'est pourquoi elle est très souvent le refuge des mondains, des Narcisses, et plus encore des intellectuels de pouvoir qui, tranchant sur tous les sujets de la hauteur de leur moi, s'en font un moyen de jouer de leur autorité et de renforcer leur prestige.

- 11 En investissant ce genre, Orwell lui assigne les mêmes buts politiques qu'au reportage – « rendre les gens conscients de ce qui se passe en dehors de leur propre petit cercle » – mais en opérant en sens inverse : la chronique orwellienne ne confronte pas l'homme ordinaire aux événements lointains, comme fait le reportage ; elle lui fait découvrir que son « petit cercle » est d'ores et déjà bouleversé par « ce qui se passe en dehors ». Le forçant à porter un regard inédit, décalé sur son univers quotidien, elle lui fait prendre conscience que celui-ci est le lieu même où, jusque dans les petits riens, s'affrontent des forces puissantes, à certains égards colossales et impersonnelles, mais sur lesquelles lui, l'homme ordinaire, a cependant prise puisque c'est dans *son* monde que l'affrontement a lieu et que lui-même en est l'enjeu.
- 12 D'où la chronique orwellienne tire-t-elle sa capacité de rendre visible à des gens ordinaires ce qu'ils ont sous les yeux et de leur redonner confiance dans leur propre expérience ? D'abord de la complicité qu'Orwell crée immédiatement entre lui et ses lecteurs. En parlant de sa vie, il leur parle de la leur. Quand il se met lui-même en

scène dans un bureau de tabac aux prises avec un soldat américain éméché qui tient des propos antibritanniques¹⁸, ou pestant contre cette corvée archaïque qu'est la vaisselle tout en « patouillant avec des lavettes et des bassines d'eau chaude »¹⁹, ou subissant la morgue des boutiquiers en ces temps de rationnement et de marché noir²⁰, tous ceux qui le lisent peuvent reconnaître des expériences familières. Et quand, sous le titre ironique « La vie dans le monde civilisé », il reproduit la conversation entre les membres d'une famille en train de prendre le thé alors que les bombes volantes V1 bourdonnent au-dessus de leurs têtes, il n'a pas besoin de préciser à ses lecteurs que son propre appartement, comme celui de beaucoup d'entre eux, vient d'être rendu inhabitable par l'explosion de l'une de ces bombes : ils savent qu'il habite le même monde qu'eux²¹.

13 Pour autant, Orwell ne parle jamais à la place de ses lecteurs, ni en leur nom ; jamais non plus au titre d'une théorie, d'une doctrine ou d'un savoir ; jamais d'en haut ni d'ailleurs ; il est toujours au milieu d'eux, toujours un des leurs. Mais il leur parle avec sa propre voix, la voix singulière qu'il s'est donnée à partir de ses propres expériences politiques.

14 Quand il ouvre la chronique « À ma guise », Orwell a quarante ans. Il a derrière lui neuf livres, quelques nouvelles et des centaines d'articles et émissions de radio, mais aussi une vie de militant politique qui en est inséparable. De son aveu même, en effet, toute son œuvre de romancier, d'essayiste, de journaliste est de part en part politique. « Ce à quoi je me suis le plus attaché au cours de ces dix dernières années, écrit-il en 1946, c'est à faire de l'écriture politique un art. Ce qui me pousse au travail, c'est toujours le sentiment d'une injustice et l'idée qu'il faut prendre parti. [...] C'est toujours là où je n'avais pas de visée politique que j'ai écrit des livres sans vie.²² » Ce sont ses expériences politiques qui ont constitué pour Orwell à la fois la motivation et

le matériau de son œuvre ; il a écrit sur elles et à partir d'elles pour les comprendre et les communiquer.

- 15 Qu'est-ce que faire ou vivre une *expérience politique* ? C'est éprouver dans ses émotions, dans ses sentiments, dans ses réactions les plus profondes et jusque dans son corps une réalité politique, c'est-à-dire une situation ou un événement dans lequel se manifeste un rapport politique entre des individus. Les événements et les situations qui donnent lieu à de telles expériences peuvent être décrits selon deux axes. Le premier est celui de la *domination* : à une extrémité de cet axe, l'expérience du dominant, comme être officier de la police coloniale en Birmanie entre 1922 et 1927 (« Comment j'ai tué un éléphant »²³) ; à l'autre, l'écrasement et d'humiliation, par exemple la vie des clochards et des déclassés, de ceux qui n'ont rien et ne sont socialement rien, dont Orwell a partagé les conditions d'existence pendant quelques mois (*Dans la dèche à Paris et à Londres*).
- 16 Le second axe est celui de la *communauté* : à une extrémité, les expériences d'appartenance à un « nous » et de partage d'un monde commun, par exemple celle de la fraternité révolutionnaire et internationaliste dans les tranchées de la guerre d'Espagne (*Hommage à la Catalogne*), ou celle d'être un Anglais vivant sous les bombes allemandes et luttant comme ses voisins pour la liberté de son pays (« Le Lion et la Licorne »²⁴) ; à l'autre, l'impossibilité de communiquer et la mise à l'écart : par exemple ne pas pouvoir témoigner, dans les journaux de gauche anglais, en 1937, de ce qu'il a vu en Espagne – expérience dont il tirera sa compréhension de l'isolement des individus dans les systèmes totalitaires comme celui de 1984.
- 17 À chacune de ces expériences correspondent ainsi des articles ou des livres au moyen desquels Orwell a tenté de restituer l'intensité et la signification qu'elles ont eues pour lui. Sa vie peut ainsi être racontée comme la succession de ces expériences, à travers

lesquelles il a simultanément fait son éducation politique et appris son métier d'écrivain. En littérature, Eric Blair est devenu George Orwell. En politique, la transformation a consisté, selon sa propre expression, à « faire un socialiste avec les os d'un Blimp²⁵ ».

18 De ces récits d'expériences fondatrices, on trouve dans les chroniques « À ma guise » deux exemples particulièrement remarquables.

La première expérience est celle de la hiérarchie de classes et de l'humiliation qu'elle engendre. L'épisode remonte à l'automne 1922 et n'a duré que quelques secondes. Sur le pont du paquebot qui l'emporte en Birmanie, le jeune Eric Blair voit l'un des maîtres de manœuvre de l'équipage « se glisser, comme un rat le long des cabines de pont, en dissimulant à moitié » le reste d'un pudding pris sur la table d'un passager.

Après plus de vingt ans, je ressens encore vaguement le choc d'étonnement que j'avais subi alors. Il m'a fallu du temps pour saisir toutes les dimensions de cet incident : mais est-ce une exagération de dire que cette révélation brutale de l'abîme entre la fonction et la récompense – la révélation qu'un artisan extrêmement qualifié, qui pouvait littéralement tenir toutes nos vies entre ses mains, était bien content de pouvoir dérober de la nourriture à notre table – m'en a appris bien davantage que ne l'auraient fait une demi-douzaine de pamphlets socialistes²⁶ ?

La seconde expérience est celle d'un mouvement de colère dirigé contre lui, mais dont il comprend après coup la dimension politique, révolutionnaire même. Un jour de décembre 1936, Orwell a une algarade avec un vieux chauffeur de taxi parisien : tous deux s'insultent copieusement et manquent d'en venir aux mains. Le lendemain matin, au milieu de jeunes militants venus de toute l'Europe, dans le train bondé qui l'emmène en Espagne se battre contre le fascisme et qui roule lentement dans la campagne, salué poings levés par les paysans français, Orwell réalise soudain que le

chauffeur de taxi de la veille l'avait pris pour un richard anglais méprisant et que, dans l'ambiance de la France du Front populaire, il avait voulu « prendre un peu sa revanche sur les parasites qui étaient le plus souvent ses employeurs. [...] Les motivations de l'armée polyglotte qui remplissait le train, des paysans qui levaient le poing dans les champs, la motivation qui me poussait vers l'Espagne et celle qui avait incité le chauffeur de taxi à m'insulter étaient en fin de compte les mêmes²⁷ ».

19 Pourquoi Orwell raconte-t-il longuement, dans sa chronique, ces minuscules anecdotes d'il y a dix et vingt-cinq ans ? Elles valent en premier lieu comme une présentation de lui-même : celui qui signe maintenant George Orwell est l'écrivain journaliste dont le regard a été structuré par ces expériences-là. Elles sont destinées, ensuite, à enseigner l'attention aux petits faits : des incidents de la vie quotidienne qui ne vaudraient pas trois lignes dans la rubrique des chiens écrasés peuvent vous en apprendre davantage sur les véritables affrontements sociaux et politiques que les fracas de l'actualité et des discours qui l'accompagnent.

20 Mais elles relèvent également d'une stratégie de prise de distance à l'égard de ce qu'on nomme l'« actualité ». Un des pires maux du journalisme est vraisemblablement son obsession de la nouveauté – des *news*, comme on dit en anglais. Beaucoup de nouveautés sont dépourvues d'intérêt et beaucoup d'autres ne sont pas si nouvelles qu'elles en ont l'air. Pour mesurer ce qui change réellement, les progrès et les régressions, il ne faut pas avoir le nez collé sur les prétendus événements. Aussi Orwell ne cesse-t-il de citer de vieux almanachs, des vers anciens, des revues d'autrefois, des romans qui ont cinquante ou cent ans, etc. Lisant un roman de la seconde moitié du XIX^e siècle où l'auteur, militant progressiste, décrit les ouvriers comme des sous-hommes qu'il ne sera jamais possible de civiliser, il conclut :

Les temps sont révolus où il semblait naturel de rayer d'un trait de plume toute une couche de la population comme des sauvages incurables. Le plus snob des tories n'écrirait pas aujourd'hui [de cette façon] sur la classe ouvrière londonienne. [...] Le progrès existe, si difficile que ce soit de le croire en cette époque de camps de concentration et de belles grosses bombes²⁸.

À l'inverse, lisant une revue anglaise de l'époque napoléonienne où les Français, ennemis mortels, sont traités avec le plus grand respect, il s'inquiète des propagandes haineuses et injurieuses de notre époque et mesure la régression d'un siècle à l'autre. En ancrant ainsi ses chroniques dans le passé, Orwell aide son lecteur à ne pas confondre modernité et progrès²⁹.

3. « Dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre »

- 21 La méthode des chroniques « À ma guise » est donc, pour une large part, celle du petit fait politiquement significatif. Par exemple, il y a cette famille qu'Orwell croise à la gare de King's Cross et qui est tellement encombrée de bagages qu'elle ne peut monter dans aucun autobus. Pourquoi n'existe-t-il pas de service bon marché pour le transport des bagages entre les gares ? Parce que « notre société est organisée de façon à ce que ceux qui n'ont pas d'argent soient obligés de le payer tous les jours par des humiliations mesquines et des inconforts absolument inutiles – comme de devoir rentrer chez soi à pied, les doigts sciés par la ficelle de leur valise, alors qu'une demi-couronne leur aurait permis d'y aller en cinq minutes³⁰ ». Il y a, particulièrement, tous les petits signes montrant que l'égalitarisme patriotique des deux premières années de guerre (qui avait incité Orwell à croire, à l'époque, que la situation politique anglaise était prérévolutionnaire) est en recul et que la bonne conscience des possédants est en hausse : hauts-de forme et pantalons à revers

ressortent des placards ; et des grilles se dressent à nouveau autour des squares privés londoniens pour empêcher les enfants d'ouvriers d'y venir jouer.

22 Ces notations, qui font voir l'omniprésence de la lutte des classes jusque dans les plus infimes événements de la vie quotidienne, suscitent de vives réactions chez les lecteurs d'Orwell, pourtant de gauche et politisés. On l'accuse d'être un niveleur. Une vendeuse dans une boutique de mode chic, parfaitement consciente de l'abîme social et financier qui la sépare de ses clientes, lui demande si, plutôt que de chanter comme lui les louanges du rationnement vestimentaire, les socialistes ne devraient pas revendiquer que chaque femme ait les moyens d'oser le vison et chaque enfant d'étudier à Harrow ou Eton³¹. Un lecteur s'indigne : si les squares sont propriété privée, celle-ci doit être respectée ; les propos d'Orwell contre les grilles qui les entourent « sont une justification du vol et devraient être jugés comme tels »³². Comme s'il n'avait attendu que de telles occasions pour exprimer le point de vue politique à partir duquel il regarde la société, Orwell répond avec fermeté et véhémence. Il est absurde de vouloir envoyer tous les enfants dans des « public schools » puisque ces lieux ne valent que par la distinction sociale qu'ils produisent et reproduisent. Ensuite, « comme on ne peut pas donner à tout le monde certains produits de luxe (voitures puissantes, manteaux de fourrure, yachts, maisons de campagne, etc.), il est préférable que personne n'en possède³³ ». Quant à la propriété du sol en Angleterre, depuis le XVII^e siècle au moins et le mouvement des *enclosures*, elle repose sur le droit du plus fort, et il n'y a pas plus parasite que le propriétaire foncier en zone urbaine : « Si rendre la terre d'Angleterre au peuple anglais est du vol, je suis ravi d'appeler cela du vol.³⁴ »

23 À lire ces déclarations et beaucoup d'autres dans ces chroniques, il est difficile de croire que, comme le veut une interprétation largement répandue, l'Orwell de *Tribune*

aurait mis de l'eau dans le vin de son socialisme. Elles sont dans le droit fil du programme égalitaire affiché en 1941 dans *Le Lion et la Licorne* : nationalisation du sol et de l'industrie, disparition de la classe aristocratique parasite, limitation de l'écart des revenus dans une proportion de un à dix, suppression des *public schools*, etc.

- 24 En outre, elles font apparaître que la complicité entre Orwell et ses lecteurs n'exclut pas, bien au contraire, que leurs relations puissent avoir en même temps un caractère polémique. Mettant en pratique sa maxime aujourd'hui fameuse – « Parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre³⁵ » –, Orwell s'applique, avec un sens aigu de la provocation calculée, à prendre ses lecteurs à contrepied et à pratiquer l'anti-flatterie.
- 25 Comme il a consacré un paragraphe à la gloire de ses rosiers, une lectrice proteste que les fleurs sont un « sujet bourgeois » : il reparlera donc des fleurs et des prémices de l'arrivée du printemps, comme il consacra toute une chronique à la fête de Noël, qui ne serait pas une fête si on n'y mangeait pas trop. Il veut ainsi faire sentir à ses lecteurs, qui sont souvent des militants ou en tout cas des gens de gauche convaincus, que le combat politique n'aurait pas de sens s'il n'était pas soutenu par un solide attachement au monde quotidien et ordinaire : pourquoi se battre pour le socialisme si celui-ci devait être synonyme d'un monde sans fleurs ni excès de table³⁶ ?
- 26 On s'indigne qu'il ait déclaré que les informations de la BBC sont plus fiables que celles de la presse écrite ; on l'engage à pourfendre *The Brains Trust*, une émission de débat jugée inepte. Orwell répond en adressant à ses lecteurs un questionnaire où il leur demande des critiques précises et informées sur la BBC, et des propositions constructives pour son amélioration ; quant à *The Brains Trust*, bien qu'il ne supporte pas personnellement cette émission, il estime que, malgré sa démagogie et

ses facilités, elle a élevé les exigences de débat démocratique, comme le prouve d'ailleurs la hargne avec laquelle les réactionnaires élitistes la poursuivent³⁷.

- 27 Exaspéré par les contradictions des semi-pacifistes qui veulent gagner la guerre contre Hitler sans bombarder les villes allemandes, il soutient que le massacre des femmes et des plus de quarante ans n'est pas pire que celui de millions de jeunes hommes sur tous les fronts. L'argument est discutable et ne va sans doute pas au fond de la question que pose le bombardement délibéré, massif et systématique des populations civiles. Mais il a au moins le mérite de s'attaquer à l'hypocrisie qui veut que le massacre soit acceptable du moment qu'on a fait revêtir l'uniforme aux victimes ; et à la bonne conscience avec laquelle les générations plus âgées acceptent que les plus jeunes se fassent tuer pour elles³⁸. Cela n'empêche pas Orwell, en tant que directeur littéraire de *Tribune*, de publier le poème d'un écrivain pacifiste et, quand un lecteur évidemment s'indigne qu'il fasse ainsi leur place à des idées qui sont en désaccord avec la ligne politique du journal, de lui répondre :

Si cette guerre a un sens, c'est d'être une guerre pour la liberté de pensée. En Grande-Bretagne, [...] la liberté d'expression est infiniment plus grande que dans un pays totalitaire. Je souhaite que cela reste vrai et, en donnant parfois une place à des opinions impopulaires, je crois que nous y contribuons³⁹.

- 28 C'est avec le même souci d'élargir l'horizon de ses lecteurs et de combattre leurs réflexes sectaires que les trois écrivains qu'Orwell évoque le plus longuement dans ces chroniques sont Anatole France, Jack London et Samuel Butler. Il les apprécie d'abord pour certaines qualités morales et politiques particulières, des qualités précisément qui les rendent suspects ou inacceptables aux yeux de tout socialiste ou marxiste orthodoxe. Il aime chez Anatole France son honnêteté intellectuelle et sa passion de la liberté, deux vertus trop peu répandues : « Par tempérament, il n'était

pas un socialiste mais un radical. De ces deux animaux, le second est sans doute aujourd'hui le plus rare » – mais c'est évidemment ce qui fait tout son prix⁴⁰. La caractéristique la plus précieuse de Jack London, sa forte attirance pour la brutalité et la violence, est particulièrement ambiguë ; mais c'est elle « qui lui a permis cette compréhension subjective du fascisme qui manque d'ordinaire aux socialistes »⁴¹. Quant à Butler, « son point de vue est celui d'un conservateur » ; toutefois, à la différence de beaucoup de socialistes idéologues, « il n'a jamais perdu la faculté de se servir de ses yeux⁴² ».

29 Orwell admire également certaines qualités littéraires de ces trois auteurs, notamment la clarté et l'exactitude de la langue de Butler. Il cite un long paragraphe de ses *Carnets*, qui, jusque dans son caractère évidemment provocateur, vaut comme un manifeste de son propre idéal d'écriture :

Je n'ai encore jamais rencontré un seul écrivain qui prît la moindre peine pour son style et qui fût en même temps lisible. Le fait que Platon s'y est repris à soixante-dix fois pour écrire une seule phrase suffit à me faire comprendre pourquoi je ne l'aime pas. On peut et on doit se donner beaucoup de peine pour écrire de manière claire, laconique et euphonique : on réécrira nombre de phrases deux ou trois fois ; mais le faire davantage est pire que ne pas réécrire du tout. On doit aussi se donner de la peine pour ne pas se répéter, pour ranger ce qu'on veut dire dans l'ordre qui permettra le mieux au lecteur de comprendre, pour supprimer les mots superflus et, surtout, pour éviter les digressions inopportunes. Chaque fois, cependant, on ne pensera pas à son propre style mais à la commodité du lecteur. [...] Je voudrais qu'il soit bien entendu que je ne me suis jamais donné la moindre peine pour mon style, que je n'y ai jamais pensé, et que je ne sais et ni ne tiens à savoir si même c'est un style, ou si ce n'est pas plutôt seulement – comme je le crois et l'espère – une franchise simple et commune. Il m'est inconcevable qu'on puisse se soucier de son style sans se perdre soi-même ainsi que ses lecteurs.

Les trois auteurs en question ne constituent évidemment pas le panthéon littéraire d'Orwell : il sait mettre à leur place Joyce et Flaubert⁴³. Mais, pour le projet qui est le sien en tant qu'écrivain politique, « la franchise simple et commune » de Butler est une qualité première, celle-là qui donne aux chroniques « À ma guise » leur ton de conversation familière et leur franc-parler.

- 30 Orwell ne récrivait pas ses phrases soixante-dix fois. Son ami George Woodcock l'a vu taper « directement à la machine un “À ma guise” presque parfait, sans seconde version⁴⁴ ». C'est le résultat de la transformation opérée, au prix de quinze ans d'effort sur sa propre écriture, pour « bannir le pittoresque au profit de l'exactitude », pour ne plus se laisser « prendre au piège des morceaux de bravoure littéraire, des phrases creuses, des adjectifs décoratifs, de l'esbrouffe », pour parvenir à « cette bonne prose, [qui] est comme un carreau de fenêtre⁴⁵ ». Le « non style » est un style chèrement acquis. Cette facilité résulte également, comme le suggère Woodcock, de la continuité chez Orwell entre conversation quotidienne et écriture. « Il aimait discuter de ses idées dans de longs monologues entrecoupées de tasses de thé serré et de cigarettes de tabac noir roulées à la main. Et l'on pouvait, très peu de temps après, retrouver la discussion du soir dans un article.⁴⁶ » Les chroniques « À ma guise » prolongent avec le lecteur – celui de *Tribune* ou celui d'aujourd'hui – la conversation qu'Orwell ne cessait d'entretenir avec ses amis et ses connaissances. On y entend sa voix.

4. Journalisme et combat politique

- 31 Parmi les nombreux clichés qui brouillent l'image d'Orwell en France – empêchant qu'au-delà des hommages rituels à l'icône il soit lu pour ce qu'il est, l'un des plus importants penseurs et écrivains politiques du XX^e siècle ; et reconnu comme l'un des

siens par sa propre famille politique, la gauche radicale –, il y en a deux dont cette publication des chroniques « À ma guise » pourrait aider à nous défaire.

- 32 Le premier est celui qu'a répandu depuis vingt-quatre ans le titre de l'essai de Simon Leys, *Orwell ou L'horreur de la politique*⁴⁷. Assurément Orwell aurait eu en horreur le « Tout est politique » des années 1960-1970 et sa conséquence : que ce qui comptait n'était jamais de savoir si une idée était vraie ou fausse mais uniquement d'où elle venait, de quelle idéologie elle relevait et quels intérêts elle servait. Il suffit pour s'en convaincre de lire sa critique d'une des expressions favorites de cette époque, qui avait déjà cours de son temps : « Faire le jeu de... », cette « formule magique destinée à cacher les vérités dérangeantes⁴⁸ ». Mais attribuer une « horreur de la politique » à Orwell, c'est passer à côté de ce qui est le ressort profond de son engagement et de son écriture, et qui s'exprime pratiquement dans chacune de ses chroniques : avant d'être une sphère particulière de la vie sociale (avec ses institutions, ses partis, ses discours, ses idéologies), la politique est d'abord un ensemble d'expériences quotidiennes de domination et d'injustice, d'égalité et de fraternité, à travers lesquelles se fait ou se défait notre monde commun. Ainsi la lutte des classes traverse tout le tissu de l'existence commune. Elle est perceptible jusque dans les vieilles chansons de marin et dans la gestion des animaux utiles ou nuisibles dans les campagnes⁴⁹. Il n'y a pas de dualité chez Orwell entre l'homme ordinaire et le militant socialiste : la nécessité du combat politique naît primitivement de l'exigence de préserver le monde commun – avec ses valeurs de vérité, d'objectivité et de décence commune – de sa destruction par le prétendu « réalisme », qui n'est que le masque de la volonté de puissance.
- 33 Le second cliché est le portrait d'Orwell en « éternel exilé⁵⁰ » : parce qu'il parle toujours en son nom propre, jamais au nom d'un « nous », et qu'il ne cesse de

contester les modes de pensées de ceux auxquels il s'adresse, Orwell ne saurait jamais appartenir à aucune communauté ; il serait voué à l'errance et à la solitude, qui sont aussi le lot de Winston, le héros de *1984*. Il y aurait beaucoup à dire sur cette interprétation qui fait de lui un *outsider*, une sorte de « nomade » deleuzien. Pour aller à l'essentiel, l'Orwell d'« À ma guise » me semble beaucoup moins chic, car il est ancré dans deux communautés particulièrement fortes : il s'adresse aux Anglais en patriote et aux socialistes en militant. Il est vrai que, pendant neuf ans, entre son retour de Birmanie en 1927 et son enquête sur le monde ouvrier en 1936, Orwell a cherché à la fois sa place dans la société et sa voix d'écrivain. Mais, à partir de 1936, il a assumé avec constance et fermeté sa participation au mouvement socialiste ; et à partir de 1939 il a retrouvé sa fierté d'être anglais. Que ces deux appartenances soient vécues sur un mode critique, c'est l'évidence. Mais c'est au nom d'une vraie Angleterre, égalitaire et démocratique, qu'Orwell veut abolir l'actuelle classe dirigeante ; et, quand il s'en prend à deux pamphlétaires réactionnaires et catholiques qui sont dans « À ma guise » ses deux bêtes noires, il les accuse à la fois d'être anti-progressistes et anti-anglais⁵¹. De la même manière, c'est au nom des exigences d'un véritable socialisme, démocratique et pluraliste, qu'il combat impitoyablement toutes les idées et toutes les pratiques qui témoignent, au sein de la gauche anglaise, d'un état d'esprit totalitaire.

34 Ces deux clichés reposent en définitive sur l'idée qu'un journaliste, un écrivain ou un intellectuel ne peut pas être à la fois libre et militant : puisqu'il est un homme libre, Orwell ne peut qu'abriter en lui l'« horreur de la politique » ou être un pur regard, irrémédiablement séparé de ceux dont il parle comme de ceux à qui il parle.

35 Ce travail de dépolitisation d'Orwell est rendu plus aisé par le peu de visibilité – aujourd'hui comme hier – de la tradition politique dans laquelle il était ancré.

Comme l'explique clairement Paul Anderson, confirmant les analyses de John Newsinger, Orwell « n'était pas au fond un socialiste parlementaire. [...] Il était issu de – et restait engagé dans – la gauche socialiste révolutionnaire dissidente anti-stalinienne ⁵² ». Son œuvre et sa pensée sont inscrites dans une culture politique aujourd'hui largement refoulée, émanant de petits groupes allant des socialistes révolutionnaires aux dissidents du trotskisme (ILP britannique, POUM espagnol, *Partisan Review* et *Politics* aux États-Unis, etc.), qui ont pris acte, dès les années 1930, du double échec historique du mouvement ouvrier et révolutionnaire (renoncement à combattre le capitalisme d'un côté, le totalitarisme stalinien de l'autre) sans cesser pour autant de chercher les voies d'une transformation socialiste de la société. Ainsi, pendant son bref séjour à Paris en mars 1945, Orwell découvre que certains de ses textes sont publiés dans *Libertés*, un hebdomadaire d'extrême-gauche aujourd'hui totalement oublié, créé dans la Résistance et animé par deux socialistes révolutionnaires, anciens oppositionnels communistes : recevant un accueil chaleureux de la rédaction, il en compare l'orientation politique avec celle de *Tribune*⁵³. C'est là sa famille.

- 36 On ne rend pas vraiment justice à cette tradition si on la décrit exclusivement à travers ses organisations, ses journaux, ses théorisations, ses disputes et ses scissions. Elle a été, d'abord et avant tout, le fait d'hommes et de femmes qui n'ont jamais « perdu la faculté de se servir de leurs yeux ». Ce qui frappe quand on lit ceux d'entre eux qui écrivaient alors comme Simone Weil (« Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale », 1934), Boris Souvarine (*Cauchemar en URSS*, 1937), Franz Borkenau (*Spanish cockpit*, 1937) ou Victor Serge ⁵⁴, c'est que ni les cadres idéologiques ni les contraintes du combat politique (qui ont inévitablement pesé sur eux comme sur tous les autres) n'ont pu les arracher au socle de leur

expérience et de leur sens moral premier, ni entamer leur capacité de jugement. C'est pourquoi ils ont mieux compris le monde où ils vivaient que beaucoup d'autres qui n'ont pas pu ni voulu savoir.

- 37 La question décisive en politique n'est pas : « Avons-nous la théorie vraie ? » Les théories sont faillibles, partielles, et elles peuvent facilement devenir des instruments de pouvoir et de domination. La question décisive est de garder, face aux événements et sous le poids des discours, le sens du réel et un certain « flair moral »⁵⁵. La force et la singularité d'Orwell, au sein du monde littéraire et journalistique, est d'avoir su trouver, à travers chacun des genres qu'il a pratiqués – et tout particulièrement dans ses chroniques –, une écriture capable de transmettre ces vertus politiques et de les enseigner.

Notes

1. *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell*, edited by Sonia Orwell and Ian Angus, Secker and Warburg, 4 vol., 1968 ; Orwell, *Essais, articles et lettres*, traduits de l'anglais par Anne Krief, Bernard Pecheur, Michel Pétris & Jaime Semprun, Ivrea/L'Encyclopédie des nuisances, 4 vol., 1995-2001.
2. Respectivement *Dans la dèche à Paris et à Londres* (1933), *Le Quai de Wigan* (1937), et *Hommage à la Catalogne* (1938).
3. Sur le contexte historique, politique et culturel des années d'Orwell à *Tribune*, on peut lire dans *À ma guise* (Agone, 2006) la postface de Paul Anderson « Les années *Tribune* » (p. 451-482), la chronique écrite par Orwell pour les dix ans du journal (*AMG-71*, p. 401-406) et la notice « *Tribune* » dans le glossaire (p. 506).
4. *AMG-63*.
5. *Ibid.*
6. *AMG-69*.

7. *Ibid.*
8. *AMG-21.*
9. *AMG-32.*
10. *AMG-19.*
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *AMG-80 & AMG-19*
14. *AMG-21.*
15. *AMG-43.*
16. *AMG-40.*
17. *AMG-37.*
18. *AMG-1.*
19. *AMG-58.*
20. *AMG-4.*
21. *AMG-32.*
22. Orwell, « Pourquoi j'écris » (1946), *EAL-1*, p. 25-27.
23. Orwell, « Comment j'ai tué un éléphant » (1936), *EAL-1*, p. 301-309.
24. Orwell, *Le lion et la licorne* (1941), *EAL-2*, p. 73-140.
25. Blimp est un personnage créé par le caricaturiste politique de gauche David Low (1879-1963). Dans la description d'Orwell, c'est un « colonel en demi-solde avec son cou de taureau et sa minuscule cervelle de dinosaure » ; il symbolise « la classe moyenne de tradition militaire et impérialiste » (Orwell, *Le lion et la licorne*, *EAL-2*, p. 95]. Rappelons qu'Orwell est né dans une famille de fonctionnaires de l'Empire britannique et a choisi dans sa jeunesse la carrière d'officier de la police coloniale en Birmanie.

26. *AMG-68*.
27. *AMG-42*.
28. *AMG-1*.
29. Toutefois, ceux qui voudraient à tout prix faire de lui un conservateur nostalgique pourraient méditer, entre autres, son plaidoyer en faveur d'un urbanisme fonctionnel et des grands ensembles dans *AMG-12*.
30. *AMG-43*.
31. *AMG-12*.
32. *AMG-38*.
33. *AMG-12*.
34. *AMG-38*.
35. « Orwell, « Préface inédite à *Animal Farm* » (1945), *EAL-3*, p. 519.
36. *AMG-8*, *AMG-21* & *AMG-66*.
37. *AMG-8*, *AMG-19*, *AMG-21* & *AMG-29*.
38. *AMG-25* & *AMG-33*.
39. *AMG-35*.
40. *AMG-30*.
41. *AMG-31*.
42. *AMG-34*.
43. *AMG-15* & *AMG-35*.
44. Cité dans Bernard Crick, *George Orwell. A Life* (1980), Penguin, 2nde édition, 1992, p. 446 ; *George Orwell, une vie*, traduit de l'anglais par Stéphanie Carretero et Frédéric Joly, Flammarion, 2008, p. 525.
45. Orwell, « Pourquoi j'écris », *EAL-1*, p. 26-27.

46. Cité dans Crick, *op. cit.*, p. 446/525.
47. Simon Leys, *Orwell ou L'horreur de la politique*, Hermann, 1984 ; rééd. Plon, 2006.
48. AMG-28.
49. AMG-52 & AMG-23.
50. C'est l'interprétation de Géraldine Muhlmann (*Une Histoire politique du journalisme*, PUF, 2004, p. 395), qui reprend à sa manière celle de Raymond Williams (*George Orwell*, Viking Press, 1971). Malheureusement, Mme Muhlmann ne s'intéresse jamais aux chroniques *À ma guise* et, plus généralement, ignore complètement le journalisme d'Orwell dans les années 1940.
51. AMG-30.
52. Paul Anderson, « « Les années Tribune », postface à Orwell, AMG, p. 465. Pour une caractérisation précise des positions politiques d'Orwell aux différentes époques de sa vie, voir John Newsinger, *La Politique selon Orwell*, Agone, 2006.
53. AMG-71, note.
54. Respectivement : Simone Weil, « Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale » (1934), *Œuvres*, Gallimard 'Quarto', 1999, p. 273-349 ; Boris Souvarine, *Cauchemar en URSS* (1937), Agone, 2001 ; Franz Borkenau, *Spanish cockpit. Rapport sur les conflits sociaux et politiques en Espagne. 1936-1937* (1937), Ivrea, 2003 ; Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire* (1945), Robert Laffont, 2001.
55. Orwell, Lettre à Humphry House, 11 avril 1940, *EAL-1*, p. 662.

© Collège de France, 2013

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>

Référence électronique du chapitre

ROSAT, Jean-Jacques. *Peut-on être journaliste, militant, et un homme libre ? Préface à Orwell, À ma guise*. In : *Chroniques orwelliennes* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2013 (généré le 06 mai 2018).

Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/2098>>. ISBN : 9782722601598. DOI : 10.4000/books.cdf.2098.

Référence électronique du livre

ROSAT, Jean-Jacques. *Chroniques orwelliennes*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Collège de France, 2013 (généré le 06 mai 2018). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/2067>>. ISBN : 9782722601598. DOI : 10.4000/books.cdf.2067.

Compatible avec Zotero